

**Florence Beaugé : "Algérie une guerre sans gloire" .
Histoire d'une enquête**

Doc.Prof Messaouda Yahiaoui

Département d'histoire – Université d'Alger-

L'ouvrage est publié en septembre 2005 et dédié à Ourida Meddad, à Saïd Bakel et Ali Moulai, à La famille Ighilahriz, à la famille Moulay Bahriz, héros de la "Bataille d'Alger" en zone autonome "1956-1957".

La dédicace est : "en pensant à leur courage et à leur dignité".

Présentation de **Florence Beaugé** :

L'auteur journaliste au **Monde** depuis 2000, après avoir travaillé pendant 15 ans sur le proche Orient et le conflit Israélo-palestinien. A partir donc de 2000, elle est chargée de la couverture des pays du Maghreb au sein du service international.

En avant propos : Elle avertit le lecteur qu'il va se trouver plongé au cœur de l'un des épisodes les plus douloureux que la France ait connu dans son histoire récente : "La guerre d'Algérie" et que nous citons : "Si plusieurs personnes, en particulier certains hauts responsables militaires de l'époque, en mises en cause il n'est pas question de jeter l'opprobre sur l'ensemble de l'armée française » dit-elle d'emblée, pour situer le débat.

Elle donne son opinion : "près d'un demi-siècle après, le pardon est possible mais pas l'oubli encore moins le déni. Ce serait rapprocher deux peuples meurtris par le poids du silence. Plus encore qu'un devoir de mémoire, c'est un devoir de vérité quant à sa démarche, précise la journaliste".

Présentation du livre :

Il comporte vingt chapitres et un épilogue (sorte de résumé personnel). Elle donne un titre à chaque chapitre. Le lecteur sait ainsi dès le départ de quoi il s'agit, étant donné que le livre est un

ensemble d'histoires qui parfois traitent du même sujet, mais pas des mêmes personnages.

Elle annonce dès le départ qu'elle est journaliste et non historienne.

- Premier chapitre : **Louissette**

Elle va présenter une moujahida Louissette, agent de liaison à Alger au cours de la « bataille d'Alger » en 1957 qui sur le point d'être arrêtée, prend le maquis avec les moudjahidines, héros de la guerre urbaine d'Alger comme Saïd Bakel, encerclé à Chebli, Bakel est tué, Louissette est blessée par dix balles, emmenée, torturée par Graciani notamment (celui-ci tué en 1958). Elle a été sauvée in-extremis par un médecin militaire Richaud (Médecin chef de la 10^e Division parachutiste commandée par Massu).

Louissette veut remercier en 1980 le Médecin Richaud.

Comment la rencontre Beaugé, Louissette Ighilhariz s'est faite ? C'est la sœur de Louissette, Yamina enseignante à Bzou (au Maroc) en 1953, (celle-ci a eu 3 élèves dont le père Beaugé était officier des Affaires indigènes) qui découvre en 1980 un article dans **Le Monde** signé André Beaugé (botaniste). Yamina y voit une lueur d'espoir. Elle écrit au journal **Le Monde** qui transmet, mais Beaugé le militaire s'appelle Henri et il est le beau-père de Florence. Mise de côté la lettre ne sera transmise par la veuve d'André qu'en 1999 (20 ans plus tard). Florence est à Alger, en Février 2000, pour la première fois pour le journal **Le Monde**, elle dit "De la guerre d'Algérie, je ne sais alors qu'une chose, elle a été d'une violence inouïe et nous les Français, avons employé là-bas des méthodes barbares".

Elle a lu l'ouvrage **La question** d'Henri Alleg paru en 1958, (Henri Alleg est du journal **Alger Républicain**), celui-ci a été arrêté le 12 juin 1957 et torturé par les paras de Massu, (la 10^e D.P) Maurice Audin, jeune mathématicien de France est mort sous la torture. **La question** est son histoire.

- Deuxième chapitre : A la Recherche de Richaud

Françoise est en Avril 2000 à Alger. Elle situe l'Algérie alors en parlant d'"affrontements fratricides", et de "deuxième guerre d'Algérie". Elle écrit : "On sent poindre une formidable envie de vivre et une aspiration collective, tourner la page de la guerre civile. "Elle découvre une Louissette traumatisée. Elle écrit "Dans son cauchemar (celui de Louissette), il y a 3 personnes, les généraux Massu et Bigeard et le capitaine Graziani. Elle n'a jamais cessé de voir l'Etat Français, son armée et sa justice à travers l'œil d'une jeune fille de 20 ans, nue sur un lit de camp, livrée à la violence et à l'arbitraire" (p.18). "Se tourner vers l'ambassade de France pour retrouver Richaud ? », mais l'enceinte de l'ambassade à Hydra, abritait autrefois le siège de la 10^e D.P. de Massu, « c'est là que j'ai été torturée en 1957, de Septembre à Décembre, 4 mois, (chose que confirme Florence Beaugé) s'écrie Louissette".

Florence écrit : "A Alger en 2000, les gens s'expriment sans crainte (p.19) Tôt ou tard ils me parlent de la période coloniale, les noms reviennent Massu, Bigeard, Le Pen, Graziani, Charbonnier (assassiné déclaré de Maurice Audin). Faulques Devis, Feldmeyer, Sirvent Leger (tué en Kabylie), Schmitt, Les souvenirs sont sanglants, dit la journaliste, quant à Louissette ? Il faut presque lui arracher les mots, confirme Florence".

- Troisième chapitre : **Au siège de la 10^e D.P.**

Florence relate l'appartenance de la famille Ighilahriz (père, oncle, mère, enfant) au F.L.N. en 1954, ayant perdue ses illusions, dès le 8 Mai 1945. La boulangerie du père, Saïd est un merkez par où, tout transite (messages, armes munitions, médicaments,) que la mère et les filles, Malika (19 ans), Louissette (18 ans) remettent à l'A.L.N./F.L.N. Janvier 1957 le père est arrêté, Malika est torturée à l'Ecole Sarouy (Ecole Ourida Meddad actuellement). Elle vient de mourir en 2005 sans avoir jamais réussi à se confier.

Août 1957, Louissette recherchée, prend le maquis. Le 28 Septembre, le commando de l'A.L.N. (de 9 moudjahidines dont 2 survivants), est accroché près d'Alger (40 km). "Lila", (nom de maquis de Louissette) seule femme, est mitraillée. Elle est soignée à l'hôpital civil de Mustapha Pacha, très mal. Elle est transférée à la 10^e D.P. de Massu à Hydra (Centre d'interrogatoires et de tortures comme l'Ecole Sarouy, la villa Sésini, le Café "bains Maures"). Sa mère a subi le supplice de la baignoire pleine d'excréments et de détergents. Pour la faire parler on ramène le dernier enfant Farouk, âgé de 5 ans et le reste des sœurs, le petit est pendu et ranimé de justesse. Les filles comme Ouardia (14 ans) ne diront rien sur leurs propres tortures par dignité.

"Lila", a droit à toutes les tortures : la baignoire, l'électricité et la perversité du capitaine Graziani, (décrit hélas par Yves courrière comme "un charmant séducteur"). Florence Beaugé critique sévèrement le jugement du journaliste Yves courrière. Graziani, selon Louissette "alliait la méthode de douceur, le sourire et la gentillesse pour devenir un sadique et un monstre par la suite".

Massu et Bigeard (l'un chef de la 10^e D.P. et l'autre du 3^e Régiment de Parachutistes coloniaux (R.P.C.) présents au moment de l'encerclement, venaient souvent insulter la moudjahida. Intervient alors le médecin Richaud (Médecin Chef de la 10^e D.P. et ami de Massu) qui la fait transférer à l'hôpital militaire Maillot, soigner puis ramener à la 10^e D.P.

Florence et "Lila" sont sur plusieurs pistes pour retrouver Richaud, en 2000.

- Quatrième chapitre : **A la une**

Elle y rappelle la visite d'Etat de son Excellence le Président algérien Abdelaziz Boutaflika, écourtée à cause de la mort de Hafez El Assad. elle le voit pour la première fois, du haut de la tribune de Presse, le jour de son allocution à l'Assemblée Nationale française, elle écrit au sujet du Président Algérien "Sa présence et son charisme sont indéniables". Elle relève aussi sa réponse sur les harkis : "ce sont des collabos".

L'article sur Louissette sort en première page à la "Une" de l'Édition du 20 Juin 2000. **France Info** reprend le sujet puis c'est le tour des autres journaux. Cette histoire passionnée, si elle a un tel impact, c'est qu'elle dévoile les deux faces de l'humain : "L'honneur et la grandeur". (p.39) Bigeard a déjà réagi et menace de "poursuivre en justice le journal **Le Monde**".

- Cinquième chapitre : **Les regrets de Massu**

Le directeur de la rédaction est affolé, "C'est la première fois qu'un témoin affirme que Massu et Bigeard étaient sur la scène des interrogatoires. Il faut impérativement leur donner la parole".

Florence vexée veut démissionner "Je retourne en Algérie, Des Louisette, je vais t'en ramener des dizaines" (p.42). Mais le 21 Juin, Florence téléphone à Massu. Il a 92ans, interviewé, il dit ; "Je ne me souviens pas de Louisette, mais le principe de la torture était accepté en Algérie. Les hommes politiques de l'époque étaient non seulement parfaitement au courant mais ils trouvaient cela très bien, la torture était couverte sinon ordonnée par les autorités civiles. Deux membres du Gouvernement Maurice Bourges Maunoury et Max Lejeune venaient sur place, à Alger, nous encourager "Allez-y les gars" ! alors que plus tard ils niaient tout à la télévision. J'ai une faible estime pour eux". (p.45).

Quant à Graziani, "Il est mort au combat en Kabylie en 1959, selon Massu". Celui-ci ne souhaite pas l'accabler tout en reconnaissant "qu'il y allait un peu fort".

Interrogé sur Bigeard, Massu déclare : "L'Avoir vu lui-même, de ses propres yeux, pratiquer la torture de la gégène en 1955, dans le Massif de l'Edough (Annaba) sous prétexte dit selon Bigeard "qu'il le faisait déjà en Indochine" et que "son autorité était d'accord", par conséquent nier qu'il ne torturait pas était dérisoire (prêter à rire) dit Massu et que Bigeard lui en a voulu lorsqu'il l'a reconnu dans son livre paru en 1971, **La Vraie bataille d'Alger**.

Massu connaît Richaud puisque c'est le Médecin Chef de la 10^e D.P. "un homme charmant, décédé il y a deux ans".

Interrogé encore sur la torture, Massu juge « Qu'on aurait très bien pu faire les choses différemment" (p.47). Il s'attarde sur les D.O.P. "Détachements Opérationnels de Protection" chargé après 1956 de faire "le sale boulot en Algérie" dit Massu, "il disposaient de la technique et du savoir-faire requis, les D.O.P.

n'ont jamais été mis en cause par les Algériens torturés" remarque Massu, étonné (p.47).

Bigéard, (84 ans), secrétaire d'Etat de Valéry Giscard d'Estaing en 1975, Délégué auprès du Ministre de la Défense se montre ridicule en parlant de lui à la 3^e personne : "Bigéard reste un modèle pour la France" dit-il, la torture, il ne la pratiquait pas, lui ne supportait pas voir plumer une poule".

Il avance "Il ne pouvait pas avoir vu Louissette, fin puisqu'il, il était basé à Sidi Ferruch, puis en Kabylie", tels sont ses arguments (p.49), en disant à la journaliste qui l'interviewait que "le vieux sait mordre encore" en parlant de lui-même.

- Sixième Chapitre : **Le retour de mémoire**

Massu exprime pour la première fois ses regrets, ce qui soulève une tempête : "Massu n'a pas des remords mais des regrets", ces propos sont repris partout en France, à l'étranger, par **A.F.P. Agence –France –Presse**.

Le journaliste de Libération Pierre Marcelle "rigole" quant aux propos de Bigéard, "Bigéard est une épave, écrit-il, quant à mordre si son dentier voudra bien adhérer à sa proposition" (p.55).

Les protestations arrivent au secours de Bigéard "héros de Dien-Bien-Phu" selon lui, celles du Président de **l'Association des anciens combattants parachutistes d'Algérie**", Michel Enaud "- Les Paras ne sont pour rien, ce sont les services spéciaux", selon Enaud.

Louissette a pu retrouver les traces de Francis Richaud, enterré à Cassis en 1997. Louissette et sa sœur Ouardia visiteront sa tombe en guise de remerciements.

Florence reçoit des coups de fils brutaux, "Ta fellagha, elle a posé combien de bombes ! si t'avais vu les copains égorgés, tu ne défendrais pas cette salope de terroriste !".

Un autre coup de téléphone de Jacques Thiry, enseignant de philosophie à Corte, en Corse confirme les dires de Louise "Il a bien connu sa voisine Louise, assigné à résidence à Corte en 1960-1961 grâce à l'intervention de Germaine Tillion, il a vu avec sa femme toutes les cicatrices du calvaire de Louise".

Louise en 1962, reprends ses études de psychologie et va travailler a coté de feu le professeur Mahfoud Boucebc .Elle est à l'U.N.F.A. puis aux Relation extérieures du F.L.N.).

Les articles des journaux vont bon train. Jacques Julliard, écrit dans **Le nouvel observateur**, « Pour la France aujourd'hui la guerre d'Algérie n'a pas eu lieu ». (Julliard a fait la guerre d'Algérie).

Jean François Kahn écrit dans l'hebdomadaire **Marianne** "Quand nous étions du côté des bourreaux" saluant de récit de Louise. Kahn relate, envoyé spécial du journal **Paris-Presse**, puis **le Monde** à Alger comment en 1961-62 il a découvert une vérité hélas, inoubliable », La torture sous toutes les formes se fit d'une façon systématique et à grande échelle , Oui, nous avons brûlé des villages entiers, massacré des suspects, exécuté sans jugement des personnes, et pourtant nous sommes, paraît-il le pays des Droits de l'homme, tel est un jour, victime à Oradour peut aussi, un jour, être bourreau à Oradour" conclut-il en faisant le rapprochement avec les allemands nazis.

- Le septième chapitre : **Les Pionniers**

Le 25 Juin Paul Aussaresses (81 ans) est interviewé par **Le journal du Dimanche** : "Tout le monde savait, s'écrit-il les 5 ou 6 députés d'une Commission parlementaire dépêchés en Algérie, n'ont voulu s'apercevoir de rien" (p.65) ; pendant que Bigeard maintenait alors, après avoir nié que "la torture est un mal nécessaire", soulevant les protestations des Eglises catholiques et protestantes d'Alsace (où il résidait) ainsi que celles de l'Archevêché de Strasbourg : "L'usage de la torture fût une faute".

La Fédération locale du **parti communiste** et les **Verts d'Alsace** appellent à débaptiser les rues portant le nom du général Bigeard (Trimbach et Toul) pour le remplacer par le général Paris de Bollardière, en vain.

Florence Beaugé rappelle que, le Père Alain Maillard de la **Morandais, auteur du livre l'honneur est sauf** avait relevé "La leçon de dignité de Louissette et l'amnésie suspecte de Bigeard". Jean Jacques Servan Schreiber, Germaine Tillion, les deux avocats pieds noirs , Pierre Popie et Pierre Garrigues (tués par l'O.A.S) Jean-Jacques Defours, sous-lieutenant pied noir qui se suicide plutôt que de participer à des "corvées de Bois", les porteurs de valises, "ont sauvé l'honneur de la France", ajoute la journaliste donc « l'opprobre ne peut être généralisée »

- Huitième chapitre : **Français par le crime**

Le 16 Septembre, Florence est à la fête de **l'humanité** pour y entendre Louissette témoigner entourée de l'avocate Nicole Dreyfus et de deux journalistes de **l'Humanité** Hassane Zerrouky et mina Kaci : "c'est là où la jeune moudjahida avoue tous les services, sa sœur Ouardia a été aussi malmenée sous les yeux de sa

mère", précise Florence qui vient de découvrir un autre orateur avant Louissette.

Celui-ci venait d'avouer, "je suis français par le crime, ma mère a été violée, je suis le fruit de ce viol. Il y a eu pire que Louissette, que ma mère et moi" tels sont les propos de Mohamed Garne.

Florence retrouve sa trace par la suite et reconstitue son histoire. Sa mère avait quinze ans et demi lorsqu'elle fut capturée par les soldats français alors qu'elle s'était réfugiée dans un arbre des monts de l'Ouarsenis fuyant le napalm, les bombardements et les combats de "l'opération Challe" en 1959. Torturée et violée dans le camp de détention de Theniet El Had, enceinte et traitée comme une bête, elle perdit la raison, alors qu'elle était officiellement l'épouse du Chahid Abdelkader Bengoucha. L'histoire longue à raconter nous amène à l'adoption du bébé par un couple d'Algériens puis l'enfant est de nouveau ramené à l'orphelinat en 1975. Il est par la suite, infirmier, il épouse une infirmière. Il se met à la recherche de ses parents. En 1988, il découvre sa mère Kheira, qui avait trouvé un petit refuge dans le cimetière de Sidi Yahia à Alger. Il a voulu être reconnu par elle, mais le 22 mars 1994, il apprend la vérité devant la Cour suprême d'Alger "Il n'est pas le fils du martyr de la Révolution"(celui-ci était stérile), Mohamed est français depuis 1996. Il fonde "l'Association Taieb Mohamed" des enfants abandonnés ou nés sous X pendant la guerre de libération, "comment la France qui parle de Démocratie et de Droits de l'Homme peut-elle faire le silence sur ce qu'elle a commis en Algérie se révolte Mohamed"(p.91).

A l'histoire de Mohamed Garne est publié le mercredi 08 Novembre 2000. Mohamed obtient en 2001 (après avoir entamé une action en justice contre le Ministère français de la Défense en Mars 2000), une pension dérisoire à titre de victime de "la guerre d'Algérie".

- Neuvième chapitre : **Le poids du souvenir**

Florence Beaugé se met en quête d'anciens appelés, "deux millions dit-elle, ont franchi la Méditerranée de 1954 à 1962".

Les témoignages recueillis :

Bernard Gerlan est instituteur de formation, caporal, puis sergent, il est à la tête d'une harka (supplétifs musulmans qui ont rejoint l'armée française) lorsqu'il reçoit "un fellagha de haut rang, Chef ALN de la région, torturé au P.C. du bataillon ayant avoué, il faut l'envoyer en "corvée de bois", chose qui est dévolue aux harkis dit-il". Gerlan veut éviter qu'il y ait son sang sur les mains de "ses frères les harkis", il se porte volontaire, puis enterre le corps, puis va à la mairie de Fondouk, faire la déposition de la mort, "celui-ci tentait de fuir lors d'une corvée". Il va boire avec un copain, "il faut arroser ça" dit-il à l'époque. Il découvre par la suite que le prisonnier moudjahid a donné de faux renseignements. En 1992, Gerland voit "**La guerre sans nom**", film de Bertrand Tavernier, qui provoque un choc violent qu'il n'a pu surmonter qu'en mettant en scène "un texte témoignage" **Ma guerre d'Algérie**, présenté de ville en ville, pas toujours accepté par toutes les mairies, et insoutenable pour les "Jeunes beurs" qui sont alors, eux aussi, sous le choc en découvrant ces vérités- là, cinquante ans plus tard.

André Bremaud et Georges Fogel témoignent aussi :

André Bremaud était dans les Aurès, il raconte : "je bois comme tous les autres d'énormes quantités de vin et de bière jusqu'à l'ivresse tous les soirs, les soldats faisaient alors des paris, l'un d'aller descendre un des détenus dans la tente d'à côté, pour une caisse de bière, l'autre pariait qu'il allait effectuer une descente dans le village voisin et nous ramener une oreille". Florence veut une confirmation, "Oui, il ramenait l'oreille", soutient Bremaud qui continue son récit "Un autre avait l'habitude de faire des expéditions pour aller violer les filles, cela allait du capitaine au simple soldat. Il n'y avait pas rappel à l'ordre, ni de sanction de la part du commandant. On nous a appris, depuis le départ à les considérer et à les traiter comme des chiens, vraiment comme des chiens, on avait tous (les appelés) alors vingt ans".

Florence Beaugé tente de trouver des circonstances atténuantes "Qu'aurais-je fait à sa place, dans un pareil contexte ? la peur, la solitude, l'alcool, l'effet de groupe... Est-ce que j'aurais été capable de résister à tout cela, à vingt ans ? je n'en suis pas si sûr et le fait de n'en être pas si sûre me rend aussi malade que lui, avoue-t-elle" (Elle a bien conscience que ce sont des assassinats de populations désarmées, de véritables crimes de guerre).

Georges Fogel est un autre appelé en Algérie de Mars 1957 à Janvier 1958 au Zaccar (100 km S/O d'Alger) qui retrouve lui aussi la mémoire. Il avait écrit dans la revue **Esprit** (dirigée par Jean-Marie Domenach) en Mai 1958. "le 07-12-1957, on manquait d'eau, on utilisa 35 litres d'essence pour interroger un homme... D'autres furent battus à tel point qu'ils n'avaient plus apparence humaine... Les gendarmes se livrent sur les prisonniers à de véritables atteintes à la dignité humaine... en les obligeant à se

battre entre eux... d'autres choses encore innommables". Il y avait aussi "la torture devant leur propre famille, dans leur propre maison". Fogel est convoqué en 1958 par un tribunal militaire pour avoir témoigné de cette façon.

"Le rêve de tous ces hommes ? selon Florence, c'est retourner en Algérie... parler...Et c'est de France que doit venir cette parole"(p.107).

- Dixième chapitre : **Aussaresses**

Il est reçu maintes fois par Florence Beaugé dans les locaux de son journal : Il a combattu trois ans en Indochine, puis a été après l'Algérie aux Etats-Unis en tant qu'instructeur des forces américaines et au Brésil, en tant qu'attaché militaire. L'Algérie ? Aussaresses n'est pas inspiré. Philippeville (Skikda) ? (où il y eut **l'école Jeanne d'Arc**, spécialisée dans "la lutte contre la guerre subversive"

- Oui, il se rappelle le 20 Août, à Skikda et à El Halia (20 km). En parlant de la population Algérienne, il raconte "amusé et vaguement méprisant" : "Ils avançaient comme des cons et tombaient les uns après les autres".
- "A-t-il fait des prisonniers ?" lui demande Florence,
- "non, bien sûr que non. Il n'a pas fait de quartier en ce qui le concerne". Répond-il.
- Combien de morts ?
- "cinq cents contre deux militaires français". Dit-il.

La folie meurtrière qui s'empare des Européens et des paras dans tout l'Est constantinois, combien de civils musulmans massacrés ? cinq mille ? encore plus suggère Florence.

Aussaresses lui, répond qu'il se moque de ce genre de "détails".

Il a été félicité par le général de division Jean Noiret, Commandant de la Région de Constantine et des troupes de l'Est Algérien, dans une lettre du 15 Octobre 1955, puis décoré de la Croix de la valeur militaire, de plus Massu le rappelle à Alger en Janvier 1957, "pour avoir fait ses preuves à Skikda".

Il répète et soutient "qu'il n'a ni remords ni regrets".

1957, le commandant "O" assure la coordination entre les officiers de renseignements et la liaison avec Paul Teitgen, Secrétaire Général, chargé de la police à la Préfecture d'Alger et aussi avec le juge Jean Bernard, conseiller de Massu et de plus, en liaison constante avec le Ministre de la justice François Mitterrand.

Teitgen constate la multiplication des disparitions d'algériens et l'utilisation de la torture, il démissionne, il relève qu'il y a eu 3.024 disparus à Alger en 8 mois en 1957.

Aussaresses raconte à la journaliste "j'ai capturé le groupe terroriste « Notre Dame d'Afrique », vient me dire un jour Bigeard, demandez à Massu ce que je dois en faire". Trinquier et Aussaresses suggèrent à Massu "d'envoyer ce groupe au Maquis" c'est-à-dire en code "le flinguer". Massu approuve, Max Lejeune, le secrétaire d'Etat aux forces armées est de passage à Alger, Massu le consulte. Max Lejeune lui répond en code, "Les chefs du FLN Ben-bella et ses assistants n'ont eu la vie sauve que parce que l'équipage de l'avion était français".

- "Pourquoi ne pas les avoir remis à la justice ?", demande Florence au Commandant "O". Celui-ci répond avec

cynisme "- Bigeard avait un problème d'encombrement dans son cantonnement". "- Je suis effarée, écrit la journaliste, on parle d'homme ou de colis ?

Interrogé, Aussaresses ne répond pas en ce qui concerne l'assassinat de Maurice Audin sinon que l'assassin présumé le "Lieutenant Charbonnier était trop nul pour l'avoir étranglé, c'est non, ce n'est pas lui". La thèse de Pierre Vidal Naquet et fausse.

La France devra-t-elle présenter des excuses à son ancienne colonie ? lui demande encore la journaliste, « je suis contre, maintient-il, on n'a pas à se repentir...méfions nous du pouvoir algérien qui en profiterait pour tenter d'annuler sa dette ».

Paul Teitgen, avait écrit à Robert Lacoste Ministre Résident le 24 mars 1957 « qu'il avait acquis la conviction que la France s'est engagée dans l'anonymat et l'irresponsabilité qui ne peuvent conduire qu'au crimes de guerre » (p122), relève la journaliste.

- Onzième chapitre : **L'aveu des généraux**

Les interviews parurent le 23 novembre 2000.

Massu confirme Paris (la France) et Robert Lacoste voulaient des résultats : que cessent à tout prix les bombes aveugles terrorisant les Européens. Il accuse ceux qui ont mis sur pied les D.O.P. (Dispositifs Opérationnels de Protection) et les C.C.I. (Centres de Coordination Interarmées), le pouvoir politique est responsable, l'armée n'a été qu'un exécutant. Cependant Massu était « d'accord avec Aussaresses. Graziani est un pervers, Richaud un homme bon . je suis navré, c'est lamentable ce qui est arrivé à Louissette . Sur l'affaire Maurice Audin, il ne se rappelle pas non plus. »

Aussaresses est sollicité sur Europe1 France2, à R.T.L. il appelle Françoise : « Ils m'emmerdent tous, ils veulent me faire dire que j'ai peur d'aller en Enfer ! ». Il va y avoir l'appel des douze :

- 1- Henri Alleg
- 2- Pierre Vidal Naquet
- 3- Germaine Tillion
- 4- Josette Audin
- 5- Madeleine Reberieux
- 6- Laurent Schwartz
- 7- Jean Pierre Vernant
- 8- Simone de Bolardièrre
- 9- Gisele Halimi
- 10- Nicole Dreyfus
- 11- Noël Favrelière (Déserteur avec son prisonnier)
- 12- Alban Liechti (Rappelé insoumis)

L'idée d'une **commission d'historiens sur la guerre d'Algérie** est lancée.

Jacques Chirac se tait. Le 14 décembre 2000 sur T.F.1 il dit « Il y a eu en Algérie, c'est certain, et des deux côtés des atrocités qu'on ne peut que condamner, sans réserve ». Il renvoie les uns et les autres à égalité dans l'horreur, et la différence, écrit Florence Beaugé « que les uns étaient la puissance occupante, les autres étaient les colonisés » (p 139). La première utilisait les déplacements massifs des populations (2 millions) le napalm et parlait de « pacification et de maintien de l'ordre ».

- Douzième chapitre : **Le temps de la Catharsis**

Florence Beaugé reçoit des appels, les insultes, les cris, des photos aussi, de cadavres de soldats français mutilés. Les journaux *L'Express*, *Le Nouvel Observateur*, *Témoignage chrétien* repartent à l'assaut de l'opinion publique, *Jean Daniel*, *Jean lacouture*, *Jacques Duquesne*, *Jean François Kahn* s'engagent du coté des opprimés.

La journaliste cite les noms des historiens, *Jean-Luc Einaudi*, *Raphaëlle Branche*, *Sylire Thenault*, dont les ouvrages relancent le drame algérien-Juin 1999, l'appellation de « guerre » aux « Evènements d'Algérie permet à la mémoire de se déployer »

La journaliste se demande s'il faut continuer les révélations ? Elle a peur de craquer devant l'horreur du sujet : « On ne ressort jamais indemne de l'exploration de ce passé-là ».

Mais elle est révoltée par le fait qu'en France, on ne se pose pas certaines questions, « leur embarras me paraît dérisoire en regard de l'état physique et psychique des rescapés, des femmes surtout... Ont-ils réussi, eux ces survivants de la torture à surmonter leurs traumatisme ? à faire leur deuil ? à mener une vie normale ? à avoir des enfants et des petits-enfants ? ont-elles parlé de leurs viols ? En tout cas en France, je ne les entends jamais »

Quel autre témoignage est resté. Celui de Bachir Boumaza (auteur de la **Gangrène** 1959) et les étudiants Algériens à Paris ont été torturés à deux pas de l'Elysée, (Direction de la Sécurité du Territoire, rue De Saussais). Le virus est toujours présent. Chirac proclame « qu'il faut prendre son temps », afin que les derniers témoins de la guerre d'Algérie, disparaissent ainsi que les acteurs aussi (p 150).

C'est Maurice Papon, aussi dit Florence qui donne le 17 septembre 1957, des instructions au sujet des camps de regroupements des « indigènes » Algériens à savoir trouver une autre dénomination.

- Treizième chapitre : **Les blessures**

Les peurs des appelés étaient nombreuses, des embuscades des mutilations sexuelles, du sadisme de certains supérieurs, des tortionnaires des D.O.P. (c'étaient des malades, l'un deux collectionnait les dents). « il y avait aussi la « peur du refus de la torture ».

- Quatorzième chapitre : **Violées**

C'est en France, raconte Florence et non en Algérie qu'on m'a demandé d'enquêter. Le sujet est sensible et si difficile, avoue la journaliste que mon enquête a duré 10 mois. Le viol est caché aussi bien par les auteurs que par les victimes. Mohamed Harbi se souvient que le problème était que faire des enfants nés de ces exactions. Les maris ont gardé ces enfants malgré tout. Les femmes arrêtées et torturées au café « bains Maures », étaient violées neuf fois sur dix (selon la moudjahida Nacima). « cela faisait partie de nos avantages » confirme Benoît Rey, infirmier dans un commando où il y avait des harkis redoutables.

Henri Pouillot a assisté à une centaine en 10 mois à la villa Sesini. Les femmes étaient capturées dans Alger et livraient à la quinzaine d'hommes de la villa pour « leur confort ». Les témoignages en ce sens sont nombreux ajoutés à ceux de l'avocate des moudjahidates Gisele Halimi.

- Quinzième chapitre : **Le poignard de Jean-Marie Le Pen**

Depuis le premier jour de mon séjour, dit la journaliste à Alger, j'entends beaucoup parler de **Le Pen** et des « faits d'armes » en 1957. Comment un tortionnaire des Algériens a-t-il pu devenir un homme politique de premier plan en France, patrie dit-on des Droits de l'homme.

« Le Pen, leader de l'extrême droite avançait en avril 2002, au premier tour de l'élection présidentielle française Lionel Jospin. Il est en compétition avec le président Jacques Chirac. La journaliste est catastrophée d'autant plus qu'à Alger, on parle d'un poignard gravé Le Pen, oublié par celui-ci dans la casbah, début 1957 à l'issue d'une nuit de cauchemar pour les habitants de la ville musulmane. Le journal **Le Monde** décide d'exhumer le passé de Le Pen. Florence est à Alger, elle retrouve, grâce à Louissette, le poignard Chez Mohamed Chérif Moulay. Celui-ci a fait Publié en 1985, l'histoire dans **Libération**. Le Journal poursuivi alors par Le Pen pour diffamation, s'est vu condamné.

Le Pen est en Algérie de janvier à fin mars 1957, il est député et s'engage pour six mois à 28 ans, parachutiste dans la 10^e D.P. de Massu, et devient lieutenant. Il est basé à la villa **les Roses** (El-Biar). Il est affecté à des tâches « antiterroristes ».

Le Pen a sévi à la Casbah dans la nuit du samedi 2 mars 1957 au 7 rue des Abencerages. Rania avec son bébé de 4 mois dans les bras, les six enfants vont assister au supplice d'Ahmed Moulay à partir de la galerie du 1^e étage. C'est « la torture à domicile ». C'est une véritable mise à mort, de l'eau dans la ventre avec du savon, nu, puis l'électricité. La séance de torture reprise dans l'atelier. La charge trop forte de l'électricité le tue. Il est sorti

dans la rue, mitraillé et laissé sur le sol. Le fils de 12 ans trouve le poignard de Le Pen.

Le Pen fouille deux jours de suite la maison sans résultats. Le poignard reste dans le buffet. Mohamed Chérif Moulay avait rejoint l'A.L.N. Le couteau des jeunesses hitlériennes, a été fabriqué entre 1933 et 1942 en Allemagne pour le *Reich* au centre du manche, une croix gammée noire sur fond rouge et blanc.

Le fourreau porte le non J.M. Le Pen 1° R.E.P..

- Seizième chapitre : **La Torture à domicile**

D'autres récits sont fait par ceux qui ont été torturé es du 2 février 1957 au 3 février au moment de la grève générale. Ils avaient tous moins de vingt ans et sont vivants actuellement. Abdelkader Ammour, dans sa maison, dit Maroc, Le Pen dirigeait les tortures à domicile pendant que d'autres parachutistes n'hésitaient pas à violer ». C'est au n° 5 impasse de la grenade. Ils n'ont pas hésité à mettre une corde autour de la taille d'un enfant pour le faire descendre dans le puits à la recherche d'armes. Zohra Drif était dans la maison, elle faisait partie du groupe de femmes retenues dans la pièce du rez-de-chaussée gardées par deux paras.

Yacef Saadi, Chef de la Zone autonome d'Alger a intitulé dans ses récits le chapitre sur la Pen ainsi "la nuit du lieutenant Marco". Il se trouvait d'abord sur la terrasse avec ses deux adjoints Ramel et Alilou puis dans une cache dans le mur. Les trois vont assister en direct aux tortures. Yacef Saadi apprend par la suite que "Marco" était bien Jean Marie Le Pen. Mustapha Meroune 18 ans est torturé par Le Pen. au 33, rue N'fissa, cette nuit là de la même façon que les autres. Ali et Boualem arrêtés, les corps disparaissent, le père est lui aussi torturé.

Mohamed Amara frère de Alilou, est arrêté au 3, rue Ben Ali, (la Casbah toujours), avec Saïd, autre frère, la torture se fait à domicile puis à Fort l'Empereur.

Mohamed Abdellaoui, est arrêté au 4, rue du Sphinx, (à la Casbah,) en ce début février 1957, Aussaresses et Le Pen torturent Abdellaoui à Fort l'Empereur. Les parachutistes de Fort l'Empereur n'étaient pas compatissants. Florence réussit à se rendre compte que Le Pen pouvait en une nuit, aller d'une maison à l'autre et à Fort l'Empereur. Aussaresses interrogé déplore que Le Pen boive beaucoup.

L'affaire du Poignard paraît sur **Le Monde**, le 4 mai, la veille du second tour des présidentielles. Les révélations ne sont que "machination immonde", dit le Pen qui implique l'Algérie.

- Dix-septième chapitre : "**Mission impossible**"

Florence réussit à faire sortir le poignard, autorisé par la police des airs. Florence en profite pour apprécier la levée des tabous. « Le président algérien a réhabilité les pères fondateurs Messali Hadj, Ferhat Abbas. Il n'y a plus de "vérité officielle" : Les débats et les colloques examinent la guerre de libération sans complaisance dans ses "pires épisodes".écrit Florence

Le 15 mai 2003, le procès pour "diffamation" s'ouvre Florence est l'accusée. Le poignard est montré à la présidente de la Cour. Les moudjahidine de la Casbah racontent les tortures infligées par Le Pen , Puis c'est au tour de Henri Alleg et de Pierre Vidal Naquet. Le tribunal reconnaît le sérieux et la rigueur de l'enquête Le Pen introduit un recours, Juin 2004, l'affaire passe devant la cour d'appel. Le Pen est là. Le Pen est débouté (octobre 2004).

- Dix-huitième chapitre : **L'École des supplices**

"Ma famille Algérienne s'agrandit. J'ai une petite sœur à présent. Elle s'appelle Ourida".

Ourida Meddad, 19 ans a été jetée d'une fenêtre du premier étage, en août 1957, son corps nu portait les traces de tortures atroces et notamment les brûlures de chalumeau.

Cette école Sarouy était envahie par le 3 R.P.C. du Colonel Bigeard avec le capitaine Raymond Chaâbanne et son adjoint Maurice Schmitt. L'école Sarouy est un centre de torture comme la villa Sésini, le palais Klein ou le café "Bains-Maures". La jeune fille était agent de liaison, transportait les lettres et les messages. Quelques jours après son arrestation, son corps est retrouvé à la morgue de Saint-Eugène (actuel Bologhine).

Florence décide de mener une enquête à titre personnel sur un des principaux tortionnaires, de l'école Sarouy à savoir **Schmitt**, devenu par la suite général-Chef d'Etat-major des armées de 1987 à 1991." Mais le paradoxe, écrit l'auteur, c'est que je le fais à contre cœur" "Ai-je le choix, non, mon sort est lié à celui de Louissette".

Louissette sort un livre "**Algérienne**" en 2001.

Schmitt (73 ans s'attaque à la Moudjahida, en 2002, lors d'une émission de **France 3**). Pierre Alban Thomas et Henri Pouillot l'un témoin des crimes de guerre, l'autre acteur en faveur des algériens sont qualifiés par **Schmitt** de « criminel » (Pouillot) ou de « menteur » (Thomas), "Louissette est une menteuse". Gisèle Halimi menace le général de poursuites judiciaires.

Louissette porte plainte contre Schmitt. Florence soutient et envoie à la *Cour*, 5 pages dénonçant la torture par Schmitt de Malika sœur de Louissette en 1957.

Le 10 Octobre 2003, Louissette obtient la condamnation de l'ancien Chef d'Etat-major (1 Euro symbolique) et Henri Pouillot reçoit mille cinq cents euros. De plus *Schmitt* soutient que Louissette ne peut avoir reçu les visites de Bigeard ni de Massu puisque le 3^e régiment de Para a quitté en septembre Alger pour le Grand Sud (1.000 kms) jusque fin décembre.

Florence pose la question "Djamila Bouhired qui avait, elle aussi affaire à Graziani, témoignerait-elle un jour ? On ne dira jamais assez que la série d'ouvrages de *Yves Courrière*, sur "**La guerre d'Algérie**" ne peut ni ne doit, en aucun cas être tenue pour œuvre d'historien.

Schmitt, est outré par les photos des prisonniers d'Abou Ghraïeb "ignobles" dit-il pour prouver son innocence

- Dix-neuvième chapitre : **SCHMITT**

Florence cite l'ouvrage, **Un été en enfer**, écrit en 1957 par une certaine *Esmeralda* (juive berbère) et envoyé en 1958 au général *De Gaulle, François Mauriac, Sartre*,...(20 personnalités).

Les coupables ne furent jamais sanctionnés. 47 ans plus tard Esmeralda, a encore peur de ses tortionnaires, mais elle publie son livre en conservant les initiales des bourreaux : "*Schmitt* actionne la gégène, dit-elle", (Judith Malka, juive d'Algérie a été torturée de la même façon à Sarouy, été 1957). Yacef Saâdi lui consacre un chapitre entier dans *la bataille d'Alger*.

Zehor zerari est l'une des rares moudjahida à témoigner, nièce du commandant Azzedine, elle perd son père Mohamed Saïd Zérari lors d'une séance de torture. Elle-même est arrêtée le 25 août 1957 à 17 ans, elle dénonce les tortures de **Bigéard** et de **Schmitt** dont elle souffre dit-elle jusqu'à aujourd'hui et elle témoigne sur ce qu'elle a vu, "sodomisation et viol".

Les bourreaux étaient très médiatisés et les moudjahidate les reconnaissent très vite. Les chansons de Dalida "Gondolier" "Bambino" couvrent les hurlements des tortures.

Hani Mohamed dit Lyès a été torturé par **Schmitt** et **Feldmayer** aidé par un certain **babouche** (proxénète de la "Casbah", exécuté en 1958 par l'A.L.N). Lyès dénonce aussi ce qu'ont subi les femmes dans cette école, "une petite fille de 14 ans, nue ligotée sur une chaise". Schmitt a torturé Ourida Meddad devant Lyès Hani.

Mouloud Arbadji a 13 ans en 1957, il est agent de liaison de **Ramel**, lieutenant de Yacef Saâdi. Il est arrêté, promène les tortionnaires dans la Casbah s'enfuit, rattrapé et emmené à Sarouy. Il est nu, genoux pliés sur une barre de fer, pieds et mains liés. **Schmitt**, **Chabane** l'ont torturé à la gégène.

Guendriche est gentil avec Mouloud, il recueille ses confidences, alors qu'il ignorait que Guendriche a été retourné par l'armée française. Mouloud est dénoncé, pendu par les pieds, une pièce de monnaie dans la bouche.

Schmitt cherchait Ramel. Plusieurs hommes morts sous la torture devant Mouloud, sont déclarés morts au combat. Mouloud aperçoit de la fenêtre aussi le corps d'Ourida Meddad, tomber, nue dans la cour de l'école Sarouy.

Ali Mouläï, Malika Koriche sont aussi des rescapés de l'école Sarouy (Malika torturée, perd un œil) en août 1957.

Les arrestations continuent, *Mohamed Bachali* adjudant chef et son fils sont arrêtés, la corde au cou reliée à leurs poignets, derrière le dos. L'enfant est torturé nu devant le père aussi nu, d'où les traumatismes à l'indépendance.

Rachid Ferahi est aussi un enfant de 15 ans quand il est arrêté. Il voit son père torturé, nu devant lui, à l'école Sarouy. Rachid Ferahi dit Rachid "Vespa" transportait des bombes sur son scooter avant d'être pris. Il témoigne : "son père et Ali Mouläï étaient nus face à Schmitt qui tenait une bouteille avec de l'eau et du savon ; "j'étais détruit moralement" dit Rachid, d'autant plus que "Schmitt s'amusait à faire danser, nu un des chefs de la résistance pour le briser".

Rachid "Vespa" était présent lors de l'arrestation de Saïd Bakel ; il confirme que Malika n'était pas à la villa mais c'était Ghania Belgaid qui a été arrêtée et torturée elle-même par Schmitt. Contredisant Schmitt, (ce dernier soutient avoir vu Malika et Saïd dans une mauvaise posture pour les salir, dans son livre **Alger, été 57**).

- Vingtième chapitre : **Clo-clo**

Cloarec, Bréton de Rennes, adjudant 5 ans de guerre d'Algérie, a tenu un journal de bord en Algérie. En mars 2005, Le journal **Le Monde** reçoit un extrait de ses mémoires déposées au S.H.A.T. (Archives Militaires de Vincennes). Il confirme ce qu'a dit Louissette. Elle a été bien capturée par les Paras de Massu, le 28 septembre à Chebli. Les 1^{er} régiment Para et le 3^e Régiment Para participaient à l'opération. Saïd Bakel transféré le 3 septembre de

l'Ecole Sarouy (où il a été torturé) au lieu "Café-bains Maures" le 10 septembre il s'évade par une fenêtre.

C'est la traque de Bakel qui fait retrouver Louissette, Saïd Bakel est tué. « louissette » "C'était une femme, c'est pour cela qu'elle n'a pas été achevée". Dit Cloarec.

Cloarec admirait Bigeard, Schmitt.

Il s'est marié avec une pied noire et il est resté en Algérie jusqu'en 1963. Il est médiateur de l'Association Moubarak à Nice. Cloarec découvre en 2005 un Massu un Bigeard qu'il désapprouve parce qu'ils lui demandaient de tout contredire au sujet de la date de leur présence à Alger : "Non, répond-il, c'est l'histoire ! Il faut rétablir la vérité. Les Algériens veulent simplement qu'on dise la vérité."

Florence se rend aux Archives militaires de Vincennes. Cloarec a écrit dans son journal de route, "nous n'avons pas à donner des leçons de moralité au peuple algérien. Nous avons agi comme des nazis." Cloarec n'apprécie pas Aussaresses ni "son escadron de la mort"dit-il

Cloarec envoie en 2001 au Président de la République, une lettre : "je suis prêt à témoigner sur l'utilisation du Napalm, celui du lance flammes..".

Schmitt voulait une fausse déclaration concernant le départ d'Alger le 4 septembre au lieu du 22 octobre 1957.

Cloarec continue son témoignage "..on nous inculquait la haine.. Les hommes survivant d'un douar sont regroupés, 37 hommes sont abattus au pistolet- mitrailleur. On m'a donné l'ordre de soulever la tête de chacun pour lui tirer la dernière rafale" ; de

plus il faisait le tour des centres de tortures pour ramasser les corps de ceux qui avaient succombé. "J'avais l'ordre de les jeter dans un ravin ou en plein centre d'Alger, puis de tirer sur eux, une rafale de mitraillette.. "fuyard abattu". D'autres scènes sont décrites, les viols, les raids sur les douars, "où il ne restait que femmes et enfants". On avait "carte blanche". "on était des affamés, des bêtes sauvages". Cloarec avait choisi de témoigner.

Epilogue :

- Juillet 2005 : Louisette est en procès contre Schmitt.
- Général Massu , s'éteint en octobre 2002 (94 ans). Un hommage lui est rendu par Chirac.
- Aussaresses ne regrette ni ses aveux, ni ses actes passés et veut publier un deuxième livre. On lui retire en juin 2005 la légion d'honneur.
- Florence déclare au sujet de ses parents "je me demande s'ils ne sont pas, dans le fond, un petit peu jaloux de ma famille algérienne."
- Louisette est encore déboutée de son procès contre Schmitt, novembre 2005.